

Réflexions d'un dramaturge débutant

1970

Claude Gauvreau

Number 7, Winter 1978

Manifestes et textes théoriques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28649ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Quinze

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauvreau, C. (1978). Réflexions d'un dramaturge débutant : 1970. *Jeu*, (7), 20–37.

L'idée qu'on puisse croire en l'oeuvre d'un auteur, qu'on puisse investir en l'oeuvre à venir d'un auteur, qu'on puisse même l'accoucher. L'idée qu'au lendemain d'un échec retentissant de la première pièce de Salacrou, *Patchouli*, Dullin puisse écrire : "Cher ami, je crois en ce que vous faites et je m'engage à monter vos trois prochaines pièces." L'idée qu'une telle attitude n'a rien d'exceptionnel et qu'elle n'est que normale. Tout cela n'a jamais effleuré l'*homo theatricus quebecensis*, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Chaque fois qu'un auteur dramatique voit une de ses pièces montée, il sait que pour la prochaine, il repart à zéro. D'ailleurs, même les auteurs arrivés voyagent d'un théâtre à l'autre. La seule exception à la règle, c'est la foi inébranlable d'André Brassard pour l'oeuvre de Michel Tremblay. Mais ça, c'est déjà une autre génération.

Les auteurs dramatiques, ça ne naît pas tout seul, ça se fait. Mais pour les faire, il faut les vouloir, les désirer et aussi en sentir le besoin. Dans le contexte actuel du théâtre, l'auteur dramatique est impuissant. Il ne peut qu'écrire ses pièces chez lui, comme Alfred de Musset, et attendre. Et à moins de devenir lui-même producteur de ses pièces, comme ce fut le cas de Marcel Dubé et Robert Gurik à leurs débuts, il ne peut prendre aucune initiative. Tant et aussi longtemps que l'*establishment* théâtral ne se sera pas libéré de sa mission *civilisatrice*, *éducative* et *moralisatrice*, il en sera ainsi.

Quant aux auteurs dramatiques québécois, j'admets qu'ils sont très souvent décevants. D'ailleurs, ce qui est terriblement décevant avec les auteurs québécois, c'est qu'ils sont nous-mêmes. Rien de plus et rien de moins. Comme la Bolduc. Comme Ti-Blanc Richard. Comme Willie Lamothe. Comme Robert Charlebois.

RÉFLEXIONS D'UN DRAMATURGE DÉBUTANT

CLAUDE GAUVREAU

1970

Qu'en est-il de ces Réflexions d'un dramaturge débutant que Gauvreau destinait aux spectateurs, hélas peu nombreux, de la création de sa pièce, la Charge de l'original épormyable, par le Groupe Zéro, en mai 1970 ? On sait

qu'après quelques représentations, certains comédiens, au désespoir de l'auteur présent, renoncèrent à jouer, vouant l'entreprise à l'échec. Le texte publié ici est donc, à proprement parler, un inédit; il a connu, certes, une certaine diffusion privée, mais il mérite sûrement une audience élargie, maintenant que les Oeuvres créatrices complètes sont enfin disponibles chez

Parti pris (1977) et, surtout, parce que Gauvreau nous livre là, peu ou prou, son testament de créateur, tant par l'ampleur et la pertinence des questions soulevées que par le fait brutal de son suicide, à peine quelques mois d'ailleurs avant la création par le Théâtre du Nouveau Monde d'une autre de ses pièces, Les oranges sont vertes (13 janvier 1972).

Toutefois, qu'on ne s'attende pas à trouver dans ces réflexions quelque clé de l'oeuvre, encore moins une explicitation de l'argument dramatique de la Charge... A ce moment-là, Gauvreau a déjà écrit tout son théâtre, même s'il n'a pas beaucoup été joué, d'où l'expression "dramaturge débutant"; en effet, à l'exception de courtes pièces, telle Bien-Etre, d'ailleurs montées par et pour des amis automatistes. Gauvreau n'aborde véritablement la scène qu'avec la production du groupe Zéro... Pourtant, ce qui intéresse le poète dramatique ici, c'est, peut-on dire, le contexte culturel, voire civilisationnel global.

Pourfendeur de l'"art mineur sympathique" et du "badinage culturel", Gauvreau multiplie les railleries au gré des plis du texte qui accumule avec désinvolture des sujets très variés : la

contestation, le socialisme, l'avant-garde, le créateur individuel, la langue, l'autonomie culturelle – dans une perspective qui tranche sur celles de J.-C. Germain ou du Théâtre Euh ! – l'imagination, la morale judéo-chrétienne, la sexualité, l'exploitation des masses dans le travail-corrée.

Le manuscrit est substantiel, souvent elliptique, toujours franc-tireur; le côté règlement de compte, les contradictions dont Gauvreau remet à plus tard la résolution, la courageuse affirmation de ses divergences avec les trois tendances majeures du théâtre québécois contemporain – "réaliste", de création collective, d'agitation-propagande – donnent au texte son aspect éclaté, provoquant un certain agacement, mais à coup sûr aucun ennui ! Dans ce qui pourra paraître comme les élans idéalistes d'une dérive de paroles jetées "lousses", se dresse cependant une résistance fervente aux réductions, aux embrigadements et à toutes les impostures démagogiques.

Décidément, Mycroft et son double, Gauvreau, sont bien de leur temps : entre la prison psychiatrique et le régime de la marchandise, l'artiste ne peut-il être autre chose que dissident ?

g.d.

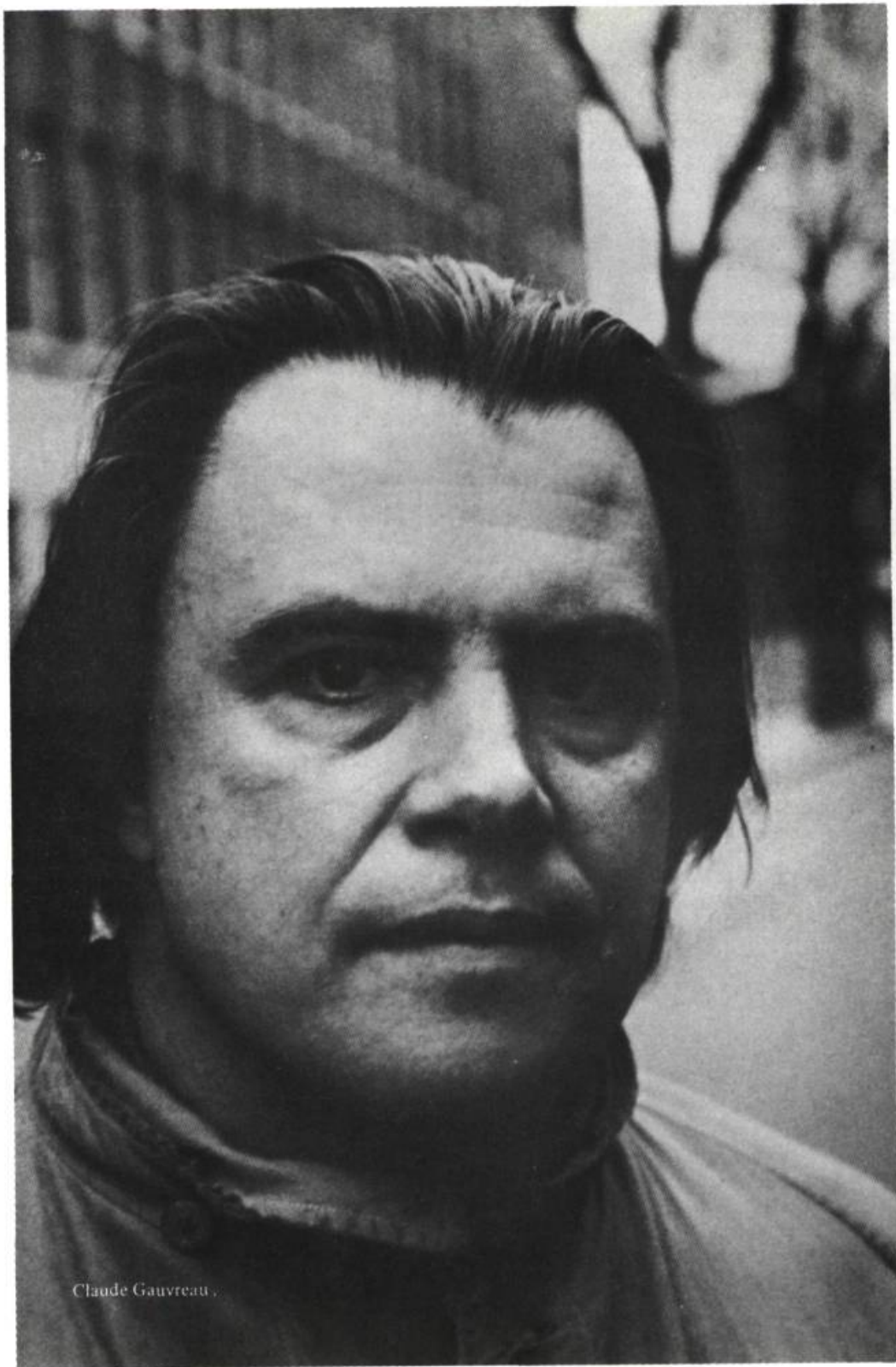
"C'est en cherchant l'impossible que l'homme a toujours réalisé et reconnu le possible, et ceux qui se sont sagement limités à ce qui leur paraissait le possible n'ont jamais avancé d'un seul pas."

Bakounine

"La où il y a oeuvre, il n'y a pas folie."

Michel Foucault

Contrairement aux prévisions et aux habitudes, ce texte de l'auteur, même s'il accompagne les représentations données au Gesù du 2 au 16 mai 1970, ne contiendra pas de commentaires insistants sur *la Charge de l'original épormyable*. Puisqu'il est principalement destiné aux spectateurs de la pièce, j'ai estimé que le spectacle contiendrait suffisamment d'éléments intrinsèques nettement affirmés et perceptibles



Claude Gauvreau .

pour s'expliquer tout seul et se défendre de lui-même en se dispensant de tout recours à l'apologétique directe ou indirecte.

On trouvera donc ici des exposés apparemment divers et même disparates, étalés sans souci d'ordre ordinaire.

Il m'importe peu d'être accusé de coq-à-l'âne par les squelettes activés par des ficelles que sont les professeurs de lettres académiques; je jeterai sans remords sur le papier des préoccupations suivant la façon anarchique (ou peut-être anarchiste) dont elles se présenteront à mon esprit (car esprit il y a).

Allons-y.

A plus d'un titre, je suis la tortue. Cela ne m'incommode pas outre mesure dans un pays où abondent les lièvres agiles et entreprenants, roués, prompts à saisir l'occasion fuyante de briller dont il ne faut pas être lent de réflexes pour bénéficier, revêtus par la nature d'un empolement aux coloris chaudement chamarrés et irrésistiblement séduisants, lièvres parfois fantasques et à l'occasion tracassés par les tentations gentilles et passagères du cabotinage dilapidateur des instants chichement distribués à chacun par le temps tout-puissant. (Je confesse que j'ai lu *La Fontaine...* même si cette remarque n'est pas une indication fiable sur le climat prépondérant de ce qui va suivre.)

Le mot "contestation" n'est pas encore sorti du vocabulaire usuel. Emettons donc quelques phrases sur la contestation. Je ne me cacherai pas derrière un arbre pour confier qu'à mon avis, il ne suffit pas de chialer à tort et à travers et contre n'importe quoi au hasard pour avoir droit à la qualification d'être dans le vent et de mentalité jeune. Quelle que soit une date de naissance, dont certains s'affichent étonnamment avantageux jusqu'au snobisme comme s'ils en étaient la cause méritante, celui qui conteste l'arrière-garde est un progressiste, mais celui qui conteste l'avant-garde est un réactionnaire.

En fait de "contestataires" en toc, je n'ai aucun respect pour les paltoquets arrogants, stupides, ignares, impertinents dans la sottise la plus ocre, étrons bipèdes sans s'en rendre compte, provinciaux comme s'ils vivaient dans un presbytère de la Vendée sous Louis XVIII, bornés, nauséabonds de préjugés moyenâgeux, goujats, spécialistes de l'abus de confiance, croyant rayonner sur le monde alors qu'ils donnent l'impression d'être nés sous une cloche de verre dans une jungle et de ne s'en être jamais évadés... genre Alain Richard, laquais souple de commanditaires conservateurs toujours hantés comme tous les dépassés et leurs courtisans intéressés par l'urgence de l'anti-automatisme dénigreur à tout prix (à partir de la captieuse prudence de sembler expliciter ce courant de pensée typique).

Depuis plus de vingt ans, l'antiautomatisme a été le moyen le moins faillible de s'assurer un bon départ pour faire carrière dans le commerce des arts camouflés parfois, pas toujours très adroitement, sous l'étiquette d'activité créatrice.

(Par exemple, Molinari est peut-être l'un des pires à s'être servi de l'antiautomatisme avec une mauvaise foi soigneusement calculée et qui lui a beaucoup rapporté; mais il en existe peut-être d'autres, d'aspect beaucoup plus melliflue, qui, pour s'être montrés d'une agressivité moins tapageuse que Molinari, ont agi à nos dépens avec une lâcheté suffisamment efficace et avec un déshonneur suffisamment caractérisé pour se valoir de grosses récompenses tellement voyantes qu'elles posent de graves problèmes de dissimulation. Qui se reconnaîtra, je l'aurai visé.)

Ce n'était pas difficile, ce n'est pas difficile. Il fut un temps (et ça peut être utile encore) où il suffisait de décocher quelque petite saligauderie bien sucrée de perfidie persifleuse à l'adresse de Paul-Emile Borduas ou de Claude Gauvreau ou de l'automatisme en général pour se voir aussitôt octroyer du galon par les sommets de la vieille hiérarchie bien installée dans le statu quo. Et il semble que, même de



La Charge de l'original épormyable, production du groupe Zéro. (En répétition.)

(photo : Jean Bruneau)

nos jours, alors que l'automatisme n'a plus pour le représenter sans le gauchir et tâcher de le pâlir que quelques minimes énergies désarmées, le vieux procédé soit encore employé fréquemment et qu'il donne auprès de la non vieille extrêmement considérable surprenant en matière d'arrivisme sans rêvasserie encombrante réussi.

L'ignominie est payante, c'est un truisme. Et j'effleure à peine l'humour en osant insinuer (alors que j'ignore encore le détail du résultat exact des élections du 29 avril) que quelques injures publiques à Duplessis ne parviennent pas à se venger en un quart d'heure.

On serait porté à conclure que certaines étoiles filantes irradient un éclat d'une intensité tellement inusitée et paroxysmique que, longtemps après leur apparition, certains nostalgiques du jus de chique, affligés incurablement de la phobie de la lumière, en gardent un souvenir tellement horrifié que le phénomène terminé leur semble toujours présent et qu'ils ne parviennent pas à en chasser le souvenir épouvantable et haï même par des piétinements hystériques permanents de son image hallucinatoire. Ceux-là sont encore disposés à donner un pourboire généreux au

dernier dégénéré de passage suffisamment disposé à essayer de m'atteindre du lancer de quelque crotte ramassée n'importe où. Même aujourd'hui.

Eh oui ! le scandale amusant continue.

J'ajoute qu'il est de technique courante, dans le but d'exploiter au profit de tel ou tel objectif intéressé le prestige irréductible de Borduas désormais incapable de se défendre tout en cherchant à neutraliser effectivement le prophétisme toujours explosif de *Refus Global*, de miniaturiser astucieusement la stature réelle de vrais automatistes engagés encore en vie, au profit de resquilleurs collabos comparativement inoffensifs et conciliants... du moins dans la mesure où on ne parvient pas à corrompre tous les vrais automatistes et à les inciter à des déclarations renégates plus ou moins inespérées. (Exemple relativement bénin de quelque chose qui précède les divagations solennellement pitresques du soi-disant historien Jacques Blais dévoué à Fides.)

Certaines questions maintenant réglées, passons au bref survol d'une matière positive.

Il faut ici quelques mots pour répéter que la direction avant-gardiste est certainement à partir du non-figuratif et au-delà (jamais en deçà)... non seulement parce que l'évolution intrinsèque de l'esthétique rend ce champ d'investigation nécessaire sous peine de se mouvoir dans la désuétude, mais aussi parce que le non-figuratif est actuellement le mode d'expression le plus propre à rendre compte du réel tel que la physique nucléaire contemporaine nous le révèle.

Les interrogations abondent sur tout ce qui a trait à l'expression par les moyens de la langue; attardons-nous tout de suite au sujet suivant, puisqu'il me passe par les



La Charge de l'original épormyable, production du groupe Zéro. (En répétition.)

(photo : Jean Bruneau)

méninges en ce moment. Chez ceux qui sont engagés sincèrement ou non dans la libération du prolétariat, il se manifeste parfois une attitude curieuse qui m'apparaît illogique pour le moins; c'est celle de considérer comme béatifique tout ce qui est produit par le prolétariat parce que prolétarien. Approchons-nous de cette attitude et jugeons-la. Je sais fort bien qu'un homme du peuple peut parfaitement parvenir à une expression artistique authentique; mais il lui faut, pour ce faire, exterminer des entraves inutiles (que certains de ces soi-disant porte-parole tendent d'ailleurs à renforcer en faisant semblant de valoriser au plus haut point n'importe quel informe, sous prétexte qu'il soit d'origine prolétarienne). Si le prolétariat n'est pas infériorisé dans l'état actuel des choses, s'il n'est pas frustré des meilleurs produits de la culture (au même titre que du champagne), s'il peut s'épanouir idéalement déjà, pourquoi faudrait-il faire la révolution ? (Au passage, même si le sujet s'y prête, mentionnons en incidence que le "socialisme autoritaire" n'est pas du socialisme mais du capitalisme d'Etat... d'ailleurs admissible et favorable en certaines circonstances transitoires que je n'ai pas le loisir de discuter ici.)

Je ne saurais d'autre part cacher mes doutes quant à la validité d'une prétendue "politisation" des artistes officiels du régime établi et à y instaurer un néo-académisme conditié au poil. (Ce passage est écrit le 27 avril 1970.)

Cheminons cependant vers un apparent ailleurs. Libre à chacun d'aller dans le sens qui lui paraît convenir à ses moyens ! Libre aussi à chacun de juger favorablement ou défavorablement chaque activité ainsi produite ! Mais, là où je me rebiffe avec une vitesse dont on ne me croirait pas capable (surtout à en juger par mon débit oral habituel), c'est quand, sous prétexte qu'une tendance est parvenue à croître jusqu'à une mode répandue, on a la prétention de la rendre obligatoire pour tous... et, en guise de représailles s'il se produit des cas d'orientations divergentes, de décréter avec suffisance le discrédit automatique de tout de non-conforme; cette anathématisation est particulièrement antipathique quand des valeurs ainsi condamnées avec désinvolture ont toutes les chances du monde de s'avérer en fin de compte mille fois plus fécondes, pertinentes et durables que les produits de la mode subite.

Je m'explique. Personnellement, je ne me suis jamais laissé contaminer par la dialectique dépressive des éunuques avides de disculpation par la castration universelle et prétendant que les jugements de valeur étaient impossibles; j'ai toujours cru en la possibilité de l'exercice éclairant du sens critique et je vais en donner un échantillon. Les revues de Gratien Gélinas étaient très amusantes et m'ont certainement servi à voir d'un oeil plus lucide les valeurs convenues de la société de mon enfance, d'accord; les monologues d'Yvon Deschamps font passer de bons moments et je suis content qu'ils existent, d'accord. Mais à partir du moment où on veut me persuader que le style revuiste de cet ordre est l'expression verbale et dramatique privilégiée d'une nation accédant enfin à la maturité, le seul possible et le seul souhaitable, qu'il constitue la fine pointe de l'avant-garde culturelle, qu'on ne s'attende pas une seconde à ce que je me consente dupe d'un pareil bluff. Que ces réalités existent, je l'apprécie à leur niveau qui est celui d'un art mineur sympathique; mais si, dramatiquement et verbalement, le Québec n'est pas capable de produire autre chose que cela, nous sommes une race de gâteux. (Il faut être bien naïf ou avoir une foi singulièrement aveugle en la force de ses propres projections d'impuissance pour croire que quelques affirmations blasées, négatives, pessimistes, démoralisées et démoralisatrices, suffiront pour convaincre un vrai créateur qu'il est de son devoir de se résigner au badinage culturel sans conséquence et le détourner de ses aspirations à un engendrement d'une envergure et d'une puissance d'envoûtement véritables.) Mais, soit dit en passant (et même en appuyant), une telle utilisation préférentielle

ou exclusive du style que je qualifie de revuiste ne m'apparaît pas inéluctablement époustouflante, rénovatrice et avant-gardiste simplement si elle est associée à une expérience de création collective.

Parlons donc de la création collective et parlons-en sans la complaisance volontiers masochiste à laquelle elle est peut-être un peu trop habituée à l'heure actuelle.

Que la création collective puisse donner des résultats esthétiques de fort excellente qualité, et même à la faveur de l'improvisation la plus téméraire, donc proportionnellement admirable, le jazz l'a établi depuis longtemps; un fait accompli ne se conteste pas et il n'est sûrement pas question de ma part d'une discussion sur le principe lui-même. Dès à présent, cependant, la loyauté la plus primaire m'oblige à faire intervenir ici une opinion que j'ai et qui est porteuse d'une précision qui n'est peut-être pas négligeable; pour moi, à tort ou à raison, mais je suis convaincu que c'est à raison, le jazz le plus fort me semble inférieur à une oeuvre de Busotti conçue et formée individuellement. Je ne suis pas un expert en musique, soit.

La littérature, sous tous ses genres, est cependant mon domaine. J'ai là-dessus des convictions qui ne m'apparaissent pas floues et il m'arrive aussi d'exprimer des idées sur le processus créateur en général. Au cas où certains espoirs apparaîtraient assez promptement plus limités que prévu et susceptibles éventuellement d'une lassitude étonnamment lourde, l'expression directe de ce que je pense intimement pourrait ne pas se prouver oiseuse. Au cas où quelques expérimentateurs auraient à l'improviste le sentiment désagréable de se cogner le nez sur le fond d'un cul-de-sac, l'explication franche de mon point de vue épargnerait peut-être à deux ou trois artistes une inutile période de découragement prolongé, qui sait ? Moi, j'ai la certitude inébranlable qu'un objet de création collective de l'espèce la plus forte possible est tout à fait incapable (en dehors de l'illusoire) de s'avérer véritablement concurrentiel par rapport à un objet de création personnelle de l'espèce la plus forte possible. La plus haute qualité créatrice réside encore dans la production d'un cerveau unique usant de la pleine possibilité d'homogénéité et d'épanouissement sans entrave extérieure. Il faut toujours conserver ouverte la possibilité de la création individuelle, car c'est celle qui est capable de l'unicité la plus précieuse.

Une civilisation exemplaire m'en semble une qui permettrait à une infinité d'unicités sans précédent et sans équivalent de naître et de proliférer.

Donc, sans songer une seconde à interdire quelque genre d'expérience ou de réalisation que ce soit, je ne peux me retenir de mettre en garde contre la possibilité d'appauvrissement et même de dégénérescence créatrice dont nous menace le dogmatisme partouzard.

Sérieusement, même si les chances de réussite sont non seulement possibles mais probables, pourquoi faudrait-il coûte que coûte créer en groupe en risquant d'embarrasser réciproquement le plein élan de chacun ? Pourquoi ne serait-il pas préférable ou encore respectable de laisser s'épanouir l'élan individuel de chacun sans conditionnement extérieur quel qu'il soit ? Je défie quelque création collective que ce soit d'atteindre au degré de qualité des créations strictement personnelles que sont celles de Kleist, de Lautréamont, de Breton, d'Artaud... ou de moi, a fortiori, si on choisit le folklore comme truchement de prédilection.

Ce défi relevé honorablement, je serai le premier à m'en réjouir.

En tous cas, si les comédiens sont exaspérés de n'être que des interprètes (hypothèse qui ne saurait cesser de me stupéfier, étant donné le fier degré de développement personnel spécialisé dont ne peut se dispenser une interprétation loyale et de première classe) et aspirent à être des créateurs de plein droit, pourquoi, sans être obligés pour autant d'abandonner des expériences de création collective, pourquoi ne



Les Oranges sont vertes, production du T.N.M., 1972. Théâtre Port-Royal.

(photo : André Le Coz)

seraient-ils pas chacun des créateurs individuels, quitte à collaborer collectivement à la concrétisation de l'effort créateur de chacun ? Cette façon d'agir m'apparaît propice à la production de denrées culturelles moins discutablement périssables que l'autre; mais je sais la vanité de proposer une voie qui ne semble pas motivée passionnément à ceux à qui on l'adresse. Bonne chance alors !

Il me reste toutefois quelque indignation spontanée à exposer (sans effarement compulsif devant l'épouvantail de la notion assidûment décriée de redondance). Ainsi on n'aurait plus le droit d'aspirer à la grandeur, au grandiose ? Il faudrait se résigner obligatoirement, pour éviter d'être voué implacablement à un ridicule sans issue, à ce que le badinage dérisoire sans conséquence fût seul louable ? C'est une thèse de pourrisseurs, de déliquescents cherchant à entraîner masochistement dans leur propre déclin tous ceux qui ont plus de couilles qu'eux ! Bernique, mes finfinauds ! Vous repasserez, si vous y tenez, avec une nouvelle catéchèse moins horripilante !

Néanmoins, il serait tout à fait inique de déduire de ce qui précède que je prétends me faire l'évangéliste d'un pseudo-classicisme verbal. C'est tout le contraire qui est vrai.

Je crois avoir des exigences qualitatives élevées en matière de langue, mais c'est une langue vivante et créatrice que je souhaite.

La langue, comme toute expression humaine, est un phénomène vivant; tout ce qui est vivant évolue... et avec une vitesse d'autant plus grande qu'on est confronté par une vitalité plus affirmée.

Du reste, a-t-on songé que Cicéron, s'il revenait sur terre en ce moment par quelque prodige de fable, trouverait que les Parisiens de 1970 parlent un latin drôlement abâtardi ?

Par ailleurs, il me faut bien spécifier que je résiste de toutes mes forces au complexe tentant du colonisé qui, pour défendre une langue (très réellement menacée par un impérialisme envahissant) est porté à la scléroser pour la rendre plus coriace (ce qui, au contraire, catastrophiquement, est un moyen sûr de lui interdire la possibilité créatrice; ce qui est lui imposer les caractéristiques du latin du Moyen Age et ce qui est contribuer à la tuer). Je refuse le suicide linguistique par la soumission à l'académisme ! Je refuse d'autant plus que les possibilités de libération québécoise s'avèrent de moins en moins chimériques et que ce fait concret consolide a fortiori une attitude audacieuse, ouverte, entreprenante véridiquement, libre, féconde en regard de la langue.

Le BON FRANCAIS ! L'expression me chagrine. Cela pue le Boileau et annonce la stérilité poétique du XVIII^e siècle français... alors qu'on m'a déjà concédé au moins que j'en étais rendu à Victor Hugo.

La syntaxe ? La grammaire ? Ce sont des conventions (et des conventions elles-mêmes, en dépit de leurs tendances compréhensibles à l'immobilisation et à la stagnation, sont obligées d'évoluer par le dynamisme de la vie). L'autorité de ces conventions ne repose sur rien d'objectif que parce que la candeur irréfléchie, le conformisme paresseux et la crédulité la lui concèdent gratuitement sans examen critique rigoureux.

Ai-je objection à ce que les grammairiens, à ce que les linguistes existent ? Nullement. (*Live and let live*, pour parler comme autrefois.) Mais je nie toute légitimité à leurs prétentions dictatoriales.

Les artistes créateurs en art verbal n'ont pas plus à se plier aux dogmes des linguistes et des grammairiens que les artistes en art plastique n'ont à tenir compte de la règle d'or.

Le grammairisme est codification du passé. L'acte créateur est toujours exploration et divulgation de l'inconnu. Je tiens à préciser qu'à mon avis, le rôle licite du grammairien comme celui du linguiste est un rôle d'historien; ils ne sauraient d'aucune façon prétendre orienter l'activité créatrice qui est inévitablement un événement de l'avenir.

L'académisme réside dans la croyance et l'affirmation qu'un objet d'art est justifié dans la mesure où il se conforme à telle règle prédéfinie. Semblable estimation de l'objet, semblable contact avec l'objet sont nécessairement froids et stériles. La pensée vivante, donc révolutionnaire, elle, juge que l'objet est justifié dans la mesure où il contient un apport imprévisible, insoupçonnable sans lui; dans la mesure où les détails composants de sa matière fourmillent de sensibilité et de singularité. La raison d'être suprême de l'artiste créateur, c'est de produire de l'unicité. Un vrai penseur vivant offre ce qui serait inconnaissable sans lui.

L'art académique est piétinement dans le connu, exploitation du figé.

Non plausiblement sans quelque malice, l'obsession de la "langue correcte" peut être très bien vue comme une inaptitude (d'ailleurs acquise par dressage négatif) à l'originalité.

L'art vivant est plongé dans l'inconnu, aventure, recherche, captation du rare, évolution, révolution, progrès de la connaissance, enrichissement du trésor poétique destiné à régénérer les sources émotives susceptibles d'engendrer une nouvelle civilisation (sans imposition masochiste, celle-là).

A nous, francophones d'Amérique du Nord, il est non seulement despotique mais totalement utopique (au sens le plus péjoratif du mot) de vouloir nous faire utiliser artificiellement une langue qui n'aurait que le droit de se conformer au fur et à mesure à une évolution (vivante, elle) conditionnée par un milieu autre que celui dans

lequel nous vivons.

Nettement, nos rapports vis-à-vis de la France devraient être à la fois aussi chaleureux et aussi autonomes que ceux du Brésil vis-à-vis du Portugal ou que ceux du Paraguay vis-à-vis de l'Espagne.

Québécois libérés ou libérables bientôt, nous avons autant le droit de fournir notre apport créateur particulier au français dit universel que les Etats-Uniens libérés ont fourni et fournissent le leur à l'anglais dit universel; cet apport peut s'imposer mondialement, entre autres, par la production d'oeuvres créatrices concurrentielles qualitativement au niveau international.

Moi, je crois en l'abondance; au quantitatif maximum allié au qualitatif maximum. Il ne faut pas craindre les potentialités en richesse d'une langue, il ne faut pas craindre une langue riche et s'enrichissant indéfiniment. Bien sûr, on aura saisi que par richesse, je n'entends pas surtout élégance affectée, mignardise, joliesse, pondération; la richesse, pour moi, évidemment, réside prioritairement dans couleur, vigueur, originalité extrême, cocasserie, innovation catégoriquement osée, extravagance, excès, invention sans limite, unicité. Richesse peut résider dans tout ce qu'on voudra qui est opposé à routine. Dans les relations pratiques ordinaires, c'est différent; mais, en poésie, richesse me semble ne rien avoir en commun avec utilitaire.

Ajoutons que l'argot de n'importe quel pays peut atteindre n'importe dans quel pays à une authenticité fort acceptable. Cette constatation implique un usage de l'argot motivé par un désir intérieur impérieux et rigoureux.

Le paradoxe et la subtilité ne m'ont jamais rebuté (malgré mes multiples camouflages rustauds entretenus à la diable).

La précision est peut-être superflue maintenant, mais je vais dire quand même que la valorisation prioritaire du régionalisme isolationniste est tout à fait niaise dans une optique comme celle que j'é mets dans ce texte.

En fait, pour nous, Québécois libérés ou libérables bientôt, il s'agit d'assimiler les apports universels du monde entier au même degré que nous contribuerons à ces apports.

Sautons à présent, sans crainte, une fois de plus, des accusations de désorganisation faciles non moins que pincées, à une autre considération. Il est indéniable que, de la part des caractères radicalement terre-à-terre, il est courant de désigner ceux qui accordent de l'importance au merveilleux et à l'inestimable comme des personnages qui se regardent le nombril. Ce reproche m'apparaissant superficiel, j'ai réfléchi sur lui et j'en suis arrivé à une conclusion sur ce critère notablement différente de la vulgaire.

Ceux qui se contemplent le nombril, ce ne sont pas ceux qui produisent des objets savoureux incomparables d'une invention évoluée, ce sont ceux qui sont incapables de s'intéresser à autre chose que leur propre image quotidienne. Je ne vous cacherai pas que, dans mon optique, les fanatiques du banal sont des régressés d'une aliénation effarante.

La vie quotidienne se vit; la vivre ne devrait-il pas suffire à n'importe qui ? Pourquoi le rabâchage incontinent de l'archiconnu, de l'archivécu, à la place de la révélation d'une unicité précieuse inconnaissable ailleurs ?

Je hausse légèrement le débat sans en avoir l'air par reste d'indulgence perdue ou éperdue, mais il faut être piteusement sonné pour préférer le contact du dialogue éminemment codifié de Barillet et Gredy à la connaissance, sans antécédent et sans succession, du palais du facteur Cheval. Le pouvoir de vibrer à l'inattendu, à l'inconnu brusquement révélé, est tout le contraire du narcissisme; c'est en fait la disponibilité exemplaire.



La Charge de l'original épormyable, production du T.N.M., 1974. Comédie canadienne.

(photo : André Le Coz)

Il y a aussi le fait insolite que, dans certaines sphères au moins quantitativement imposantes, on continue à parler du réalisme et comme d'un phénomène actuel. Je sais aussi bien que mes lecteurs que, par les moyens de diffusion qui atteignent les foules, certaines émissions qu'il est défendable de qualifier de dramatiques inspirent un intérêt prononcé et persistant. Je n'ai pas l'impression qu'il me faille beaucoup de courage pour déclarer que ces oeuvrettes populaires ne semblent pas se situer d'emblée parmi les apports artistiques capables d'un rayonnement universel. A quoi attribuer la faveur particulière qui leur est dispensée localement ? Serait-ce que l'ignorantisme n'est pas découragé ou rectifié avec toute la vigueur possible ? Serait-ce que la pensée vivante se heurte exclusivement à des portes fermées (comme Mycroft Mixeudeim) et qu'on ne lui accorde strictement aucune possibilité de se rendre d'abord familière, puis, par conséquence, assimilable ? Serait-ce que ceux qui ont la réputation d'être investis d'une mission hautement éducative se déroberaient totalement à cette mission et optent pour les solutions de facilité ? A vrai dire, les émissions à puissante écoute sur lesquelles j'écris en ce moment sont d'une catégorie esthétique plutôt vague et il est peu facile de définir quelle signification culturelle sans équivoque elles expriment. A la rigueur, oui, admettons que de quelque façon leurs intentions, dans la mesure où elles sont intelligibles autrement que financièrement, peuvent se rattacher à celles de l'école "réaliste".

Etant donné l'importance quantitative de la chose en sol québécois, j'accomplirais peut-être une dérobade si je ne profitais pas de l'occasion exceptionnelle offerte ici pour définir mes positions en regard du réalisme proprement dit et en regard de ce qu'on appelle le réalisme.

Le réalisme est une discipline artistique révolutionnaire magnifique de la fin du dix-neuvième siècle qui, sans se laisser intimider par la réprobation contrebalancée par

une très vive curiosité continûment manifestée, contribua salubrement au recul des limites jusqu'alors tolérées de la liberté d'expression; ceux qui, cent ans plus tard et sans risque, à la faveur du fait que cette forme d'écriture est devenue tellement familière et assimilée qu'elle ne demande plus du destinataire que la passivité la plus amorphe, et en sacrifiant pour leur part prudemment, sans grande dignité et sans grand courage aux pressions exercées par une morale vétuste strictement régionale par son rigorisme outrancier (ce que n'aurait jamais consenti sans contre-offensive farouche un Zola, par exemple), sont des abrutisseurs publics, des sous-académiques en putréfaction, des crétins crétiniseurs, des freineurs abjects de la connaissance, des apôtres de la stagnation stérile. Seul l'avisement intellectuel, engendré par une intrusion réactionnaire, peut permettre le succès à ces charognes !

Non ! trêve d'insignifiances indéfiniment radotées ! trêve de phrases ternes et inexpressives ! L'IMAGINATION AU POUVOIR !

A cette minute de ma rédaction, il m'apparaît équitable de préciser avec soin que les tirades dénonciatrices et probes des paragraphes précédents ne sont absolument pas soucieuses d'épargner le fameux guerluron matamoresque Valdombre (ombre de l'autre), ce critique d'art à la clairvoyance toute personnelle qui fait penser mélodramatiquement à *Oedipe roi* juste avant le baisser du rideau final, ce vociférant homme de lettres monarchiste et ultramontain sans savoir pourquoi, sinon par infantile imitation minable, cet usurier d'Arthur Buies qui lui faisait avaler des hosties de force en dédaignant les bas murmures de réprobation sans prise sur lui grâce à sa volonté de fer qui est bien à la hauteur de son honnêteté intellectuelle, ce pamphlétaire redouté qui avec ses titubantes applications de plagiaire sans discernement repérable n'épargna pas de ses vomissures imbéciles et péniblement vandales un seul poète défendable, pourtant chacun chèrement accouché par le sol francophone de l'Amérique du Nord; oui, j'ai désigné sans conteste l'inoubliable (mais il ne se doutera jamais dans quel sens) Léon Bloy du riche. (Pour se venger noblement, comme il convient s'il a cru que j'avais pu sembler par inadvertance manquer au respect qui revient légalement à un membre implicitement glorieux et fatalement intouchable de la Société royale, il reste à Monsieur le Fleuvarde Intarissable, alias le souteneur vieillissant mais viril de Donald dont la conduite ne laisse pas indifférente la tirelire de son papa incestueux, la ressource à portée de la main de me traiter de "Prométhée du cabanon"; l'expression a déjà été utilisée, il est vrai, mais un homme de l'indépendance spirituelle reconnue et du tempérament chevaleresque de M. Valdombre (ombre de l'autre) ne saurait se laisser contraindre sur cette voie qui s'impose par la peur repoussante d'un risque d'identification de plus.)

Reste malgré tout que c'est un symptôme de déchéance qu'on ne puisse s'intéresser qu'au banal.

Mais trêve de sarcasme, de contre-attaque délectable et de coquinerie. Vitalement, en 1970, y a-t-il une attitude créatrice souhaitable par-dessus toutes les autres ? Compte tenu de l'étape d'évolution où les artistes capables de créer sont situés mondialement à l'heure actuelle et qu'aucun créateur révolutionnaire et progressiste ne peut se permettre d'ignorer, y a-t-il une manière d'authenticité plus "recommandable" que les autres ? Pour moi, ce processus supérieur aux autres existe. Bien sûr, ces conditions préférées ne peuvent se prédéfinir doctoralement avec une précision relationnelle impeccable, sans quoi nous aurions déjà chuté jusqu'à l'étape de l'académisme; nous serions dans l'historique et non plus dans le créateur. Les nécessités d'une démarche authentique supérieure ne peuvent que s'esquisser sans songer à écarter l'impondérable, ne peuvent que se suggérer sans imposition restrictive; les vrais poètes comprendront. D'abord, il est certain que la liberté la plus complète

n'est pas dispensable; la liberté a toujours été et sera toujours à la vie créatrice ce que l'eau est à l'organisme animal. Avec une imprécision préalable délibérée parce que nourricière essentiellement, j'entrevois un objet naissant par le déterminisme d'une nécessité intérieure inéluctable soustraite à tout conditionnement dirigiste extérieur consenti, soustraite à tout dogmatisme, qu'il soit politique ou social ou esthétique ou moral, etc. Alors, selon moi, aura d'excellentes chances de naître l'objet non seulement le plus riche en connaissance neuve, mais aussi éventuellement le plus influent sur le destin humain à tous les plans. A courte ou longue échéance, on ne sait pas. Non sans l'imprévisible, certes. Mais irrépressiblement, à son heure, j'en suis convaincu. Je ne saurais en dire plus sans gêner à coup sûr autrui.

Enfourmons-nous ensuite dans un sujet tabou. Les lois que nous subissons prennent pour acquis que la morale pseudo-chrétienne, qui est en fait la morale paulinienne (celle de Paul de Thrace), est la vraie et que ses décrets doivent être observés par tous. Sous peine de sévices, de persécutions, de déshonneur, et ne trahissant aucun scrupule d'agir ainsi sous le couvert de la démocratie, on impose à tous un comportement assujéti aux conceptions dégradantes du corps humain et de la sexualité qu'a répandue jusqu'au vingtième siècle, non sans quelques râles d'agonie actuellement, la civilisation soi-disant chrétienne. Peut-être d'aucuns pensent-ils que j'extravague exagérément en abordant un tel sujet en pareille occasion; mais ce n'est qu'une apparence. Les vues sur le charnel concernent non seulement la dignité humaine élémentaire, mais elles sont liées bien spécifiquement à la liberté d'expression qui est capitale en matière d'art et surtout en matière de littérature. Il est temps d'articuler à haute voix que le lit de Procuste sadico-masochiste paulinien n'est ni éternel ni absolu et qu'il a eu un commencement. Dans *l'Antéchrist*, Nietzsche a démontré superbement et dénoncé l'inversion de toutes les valeurs essentielles qu'avait subie la pensée humaine prédominante par suite de l'influence (inexplicable) des mythes judéo-chrétiens; il a fustigé avec une précision impeccable ce traitement avilissant du corps, concevable seulement par des détraqués réellement maladifs et répulsifs au point de faire vomir une hyène. Il est impérieux d'accorder à ces prises de conscience nietzschéennes aiguës l'attention indispensable qu'elles commandent et de les généraliser, de les faire passer dans les moeurs courantes. Pour édifier une civilisation enfin saine, impensable sans la foi en l'homme, il presse de dissiper à jamais les notions de péché démentielles et d'accepter de revoir en face des évidences lumineuses comme le soleil et pourtant vouées pendant des siècles à une occultation désastreuse, profondément mystérieuse décidément et provoquée par on ne sait trop quel sordide et corrupteur choléra épidémique de l'esprit. La morale paulinienne est tellement inhumaine, tellement injustifiable, tellement nocive, tellement fausse, tellement contre nature, que l'ampleur qu'elle a fini par atteindre nous force à la désagréable constatation que l'homme n'est peut-être pas encore aussi éloigné du chimpanzé que son orgueil voudrait le lui laisser croire et que la raison humaine est loin d'avoir encore atteint son plein développement. Malgré cette constatation désolante, nous avons assez souffert sans excuse pour avoir confiance en le triomphe imminent de la vérité éclatante que le corps humain est le chef-d'oeuvre de la nature et que rien de ce qui est sexuel n'est et n'a jamais été vil. Il faut lancer aux poubelles les abjects concepts pauliniens ! Pendant des siècles, d'innombrables êtres humains ont accepté les critères de cette morale authentiquement anormale; pendant des siècles, personne n'a jamais pu la vivre littéralement tant elle était contraire aux réalités fondamentales les moins répressibles. Il s'en est suivi, du moins chez tous ceux qui croyaient fondée cette

infamie sadico-masochiste, un sempiternel état de déséquilibre et un perpétuel sentiment de faute favorable à l'interminable autocondamnation morose et morbide. Il faut en finir avec cet engrenage de culpabilisation aberrant ! Il faut en finir avec cette boueuse tragi-comédie de se punir et de punir les autres pour des fautes imaginaires, des fautes dont le contenu invraisemblable n'a pu être figolé que par des maniaques forcenés (de l'espèce qu'on n'interne jamais, d'ailleurs, qu'on sanctifie plutôt) ! D'accord avec la psychologie et la médecine évoluées, il faut proclamer à pleins poumons que l'orgasme n'a jamais eu rien de dommageable en soi, que tout orgasme est toujours excellent. Tant que nous n'aurons pas retrouvé envers la sexualité sans même s'en préoccuper l'attitude permissive normale qu'ont toujours connue les peuples épargnés par l'influence débiliteuse et empoisonneuse des égarements judéo-chrétiens, tant que la galéjade pourrie du péché originel n'aura pas cessé d'être inculquées en bas âge à des enfants sans défense pour risquer de souiller leurs penchants naturels, il faut proclamer et proclamer sans relâche la vérité élémentaire que l'orgasme est bon, que tout orgasme a toujours été bon et qu'aucun orgasme n'a jamais été véridiquement mauvais.

En guise de récréation, je bave avec dégoût sur les cagots hypocritards qui se masturbent en cachette sous leurs draps pour ensuite dénoncer à tort et à travers sur un ton de feint soulèvement de coeur les masturbations des autres.

Ce n'est pas suffisant. Pour provoquer et anéantir la fanatisation janséniste-puritaine, il me faut affirmer (non, certes, sans ironie fort méprisante et avec le crachat au bord des lèvres à destination des benêts et des dépendants congénitaux) que tout être humain qui n'est pas un érotomane est un infirme.

Il faudra en venir à manifester des lois qui déclareront criminelles toutes atteintes à la liberté sexuelle; c'est-à-dire, substituer le sain au malsain usurpateur.

Je n'ai aucune hésitation à affirmer que tous ceux qui ne partagent pas mon avis sur le sujet précédent demeurent (consciemment ou inconsciemment) traumatisés par la crétinisation bondieusarde et qu'ils se maintiennent bien en deçà de l'état d'émancipation auquel ils ont l'illusion d'avoir atteint.

Tous ceux qui maintiennent une attitude morale de censure et tous ceux qui exercent en pratique une censure, à partir du concept de honte inhérente à la sexualité, ne sont certainement ni des démocrates ni des vertueux, ce sont des obscurantistes dégénérés, ce sont des mercenaires de la superstition en putréfaction, ce sont les instruments acéphales du totalitarisme moral avilissant, ce sont des inquisiteurs fourbes et abêtis, ce sont des malfaiteurs.

Bizarrement, pourtant, du moins aux yeux de quelques lecteurs, car je suis bien conscient qu'un auditoire n'est pas uniforme, en accord avec la pensée traditionaliste, je pense que le coït est le plus beau des actes sexuels; mais, en accord avec Breton tel qu'on pouvait l'entendre s'exprimer à l'Expo 67, je pense que toutes les formes de sexualité sont admissibles en principe. Les individus n'ont certainement en droit naturel aucun compte à rendre à qui que ce soit sur ce chapitre. Il y a des tyrannies à la fois caduques et féroces qui doivent disparaître.

Libre aux sous-Brunetière et aux sous-Calvet, libre aux sous-Ivanov et aux sous-Casanova (autres Tartuffes) de se saisir de ces paroles pour en faire une exploitation fielleuse, démagogique, réalistement conformiste et efficace par l'aliénation collective systématiquement entretenue par certain monopole éducatif ! Libre à Monsieur Desclée de Brouwer (le disciple de Bourget, Marcotte en personne), ce vieux maculeur (sans doute par bêtise et ineptie sensible) de Saint-Denys Garneau, de sauter sur l'aubaine pour en remettre quant à la confusion de la pensée surrationnelle, d'ailleurs déjà prouvée aux regards de tous par rébellion hélas avouée de

l'esprit moniste au dogme pourtant si raisonnable et si tempéré de l'infaillibilité pontificale ! Libre aux continuateurs adéquats de Trissotin, d'autant plus habilités à défendre la Nouvelle-France et sa culture valide à coups de mouchoirs de soie contre tout envahisseur qu'ils disposent par surcroît de la particule (indice d'une force ascendante terrifiante pour l'ennemi, d'inciter à ma protection humanitaire comme on l'aurait sans doute fait pour ce pauvre Sade en le confiant aux soins de Ravailiac si le degré de charité d'autrefois avait pu s'élever au degré de pureté et de bénévolence qu'il a atteint contemporanément avec le progrès !

Sur un autre diapason (pourquoi pas ?) : tous ces intellectuels de service parasites de l'ordre établi savent au fond d'eux-mêmes que j'ai raison et qu'ils sont des putains accomplies incapables de sincérité !

(Incidentement, les catholiques québécois ont-ils déjà songé qu'ils étaient des esclaves soumis à un autocratismes étranger ? Leur doctrine les oblige à obéir au doigt et à l'oeil aux fantaisies biscornues d'un monarque absolu, le dernier à ratiociner encore sur le droit divin, qui est italien ? Je ne suis pas un raciste et je suis certainement italophile; mais il n'en reste pas moins que nos gobemouches moulés en bas âge dans la bigoterie fantasmagorique sont en fait, sans sembler s'en rendre compte, les agents dévoués et humiliés de la plus intolérante des oligarchies impérialistes... strictement non québécoise. Et nous ne sommes même plus à l'époque des papes d'Avignon.)

A part tout ce qui a été abordé, bien sûr, il y a l'art de propagande qui prétend être utile à la révolution économique-sociale. Qu'en est-il vraiment ? L'art de propagande implique le freinage délibéré de l'inspiration, le rétrécissement systématique de la liberté d'expression, afin de conformer l'objet fabriqué aux besoins de mots d'ordre extra-artistique facilement imaginables comme autoritaires. A mon avis, pareil objet sans plénitude et inauthentique culturellement ne saurait être efficace, à la manière de la publicité commerciale, que par l'exploitation actuelle d'inhibition culturelle entretenue des masses et me semble un point de départ bien suspect pour aboutir à l'épanouissement de l'humanité entière. En fait, les tenants de l'art de propagande font tout pour entretenir l'état de défiance des masses (bernées et infériorisées par le système actuel) à l'égard de l'expression libre qui est un exemple parfait d'épanouissement et de désaliénation; ils agissent exactement comme si leur objectif véritable nécessitait le maintien des masses dans son état d'inhibition culturelle qui les incline à la docilité et à la malléabilité. Pourquoi ? S'ils voulaient vraiment libérer les masses, les propagandistes tenaces encourageraient l'initiative individuelle, l'esprit de liberté. Ceux qui ont besoin de l'art de propagande sont donc suspects, quels que soient les prétextes démagogiques dont ils recouvrent leur manoeuvre, d'avoir besoin de maintenir les masses dans leur état d'inhibition culturelle propice à son exploitation aisée; certes, ils aspirent à annihiler les exploités actuels des masses, mais ne serait-ce pas tout simplement pour continuer l'exploitation des masses maintenues minutieusement abruties mais à leur profit à eux ? On n'a jamais vu un totalitaire qui ne prétendait pas incarner la volonté populaire.

Stalinisme, hitlérisme, maoïsme, boumediennisme sont là pour soustraire mon interprétation de probabilités à l'accusation de délire à priori. Un bon "socialisme fasciste" efficace (comme en Tchécoslovaquie) a besoin d'un prolétariat discipliné, soumis à toutes les sortes de dirigismes, gorgé de mythes flatteurs, exploité à bloc mais cyniquement en son nom; ce qui implique la pulvérisation de tout germe de dissidence, mais aussi l'impossibilité d'exister à toute tentation de liberté d'expression et d'usage des ressources culturelles authentiquement épanouies.

Pour moi, il ne s'agit pas de prolétarianiser le monde entier, mais d'abolir le pro-

létariat.

La déification du travail-corrée est malsaine au plus haut point. Une visée progressiste sans tricherie devrait aller dans le sens de la diminution au strict minimum possible du travail-corrée fourni par chaque individu. La cybernétique est engagée déjà dans ce sens et nous pouvons faire confiance aux hommes de science pour inventer des suggestions et les concrétiser afin de dégager l'homme davantage des contraintes du labeur imposé. (J'ai foi en la force créatrice des artistes. Je n'ai pas moins foi en la force créatrice des hommes de science.)

Pour le travail-corrée, il y a des problèmes de quantité; pour le travail créateur, il n'y a pas de problèmes de cet ordre. Le travail créateur, c'est le travail-passion (dans quelque activité humaine que ce soit). Celui qui se livre au travail-passion n'est pas préoccupé de voir abrégé ses horaires.

Le vrai révolutionnaire n'est pas celui qui tend à soumettre la collectivité à un monolithisme, aussi splendide en agencement formel fût-il; le vrai révolutionnaire est celui qui aspire à voir chaque être humain dégagé du travail-corrée et en état d'accessibilité au travail-passion.

Dans une société libertaire épanouie, le travail-corrée individuel serait à peu près inexistant tandis que la machine et les nouvelles inventions encore imprévisibles du travail créateur des savants produiraient une abondance sans précédent. Ainsi, chaque personne serait libre de créer à son gré. Quant à ceux qui n'auraient aucune aspiration dans ce sens, la jouissance la plus excessive leur serait dévolue spontanément. Pourquoi non ?



La Charge de l'original épormyable, production du T.N.M., 1974. Comédie canadienne.

(photo : André Le Coz)

Aussi, puisque tous les enfants ont du génie (sauf Minou Drouet, si vous y tenez aux enfers, M. Cocteau), pourquoi tous les adultes n'en auraient-ils pas ?

Pour permettre aux adultes d'extérioriser ce génie qu'ils recèlent tous et que l'éducation réactionnaire antisensible, déformatrice et desséchante refoule en eux actuellement, il suffit d'abolir cette éducation destructrice de la vie de l'esprit authentique; il suffit d'instaurer un climat éducatif considérant comme allant de soi l'expression libre, sans borne à la hardiesse ressentie comme justifiée à la propre conscience de chacun agissant tout naturellement comme son unique juge conséquent. Vous me dites que c'est impossible ? Donc, ce sera, n'est-ce pas, Bakounine ¹ ? J'estime comme définitivement prouvé que la plus haute qualité créatrice est productive seulement dans la liberté inconditionnelle. Une qualité esthétique relativement inférieure naît quand l'être s'interdit à lui-même (ou se fait interdire par d'autres) un degré supérieur de liberté qui lui est possible. Chaque être humain est capable de produits de qualité suprême en s'exprimant personnellement à plein et en augmentant l'acquis culturel de la collectivité d'un apport ferme et d'un haut prix parce que inconcevable sans lui. Les vrais révolutionnaires aident les défavorisés présents comme tout homme pensant à parvenir à cet état de plénitude et de fécondité concrètes. Les faux révolutionnaires (substituts virtuels ambitieux des despotes en place) les en découragent tant qu'ils peuvent.

Camus avait bien prédit que la lutte primordiale finale serait, contrairement aux prévisions en cours, entre inquisition et création.

Il me reste une ultime note à inclure dans ce texte. Puisse *la Charge de l'original épormyable* guérir à jamais les jeunes artistes hypersensibles du romantisme néfaste – nourri peut-être par le prestige immense (d'ailleurs mérité) de Nelligan ou par toute autre cause – d'avoir l'envie de vivre eux-mêmes l'existence concentrationnaire !

claude gauvreau

– (qui se déclare personnellement exclusivement responsable de ce texte... sans interdire à quiconque, cela va de soi, de se déclarer d'accord avec lui partiellement ou totalement.) Avril 1970.

1. La coexistence improbablement pacifique de Nietzsche et de Bakounine dans le présent texte peut sembler contradictoire... mais elle ne l'est pas dans mon esprit. J'expliquerai un jour pourquoi.